

DIEU ET L'ÉTAT

Treizième partie: «LA SCIENCE ET LES SCIENTIFIQUES» (*)

L'idée générale est toujours une abstraction et par cela même, en quelque sorte, une négation de la vie réelle. La science ne peut saisir et nommer dans les faits réels que leur sens général, leurs rapports, leurs lois; en un mot, ce qui est permanent dans leurs informations continues, mais jamais leur côté matériel, individuel, pour ainsi dire palpitant de réalité et de vie, et par cela même fugitif et insaisissable. La science comprend la pensée de la réalité, non de la réalité elle-même; la pensée de la vie, non la vie. Voilà sa limite, la seule limite vraiment infranchissable pour elle, parce qu'elle est fondée sur la nature même de la pensée, qui est l'unique organe de la science.

Sur cette nature se fondent les droits incontestables et la grande mission de la science, mais aussi son impuissance vitale et même son action malfaisante, toutes les fois que, par ses représentants officiels, patentés, elle s'arroge de droit de gouverner la vie. La mission de la science est de constater les rapports généraux des choses passagères et réelles: en reconnaissant les lois générales qui sont inhérentes au développement des phénomènes du monde physique et du monde social, elle plante pour ainsi dire les jalons immuables de la marche progressive de l'humanité, en indiquant les conditions générales, dont l'observation rigoureuse est nécessaire et dont l'ignorance ou l'oubli sera toujours fatal. En un mot, la science, c'est la boussole de la vie; mais ce n'est pas la vie. La science est immuable, impersonnelle, générale, abstraite, insensible, comme les lois dont elle n'est que la reproduction idéale, réfléchie ou mentale, c'est-à-dire cérébrale (pour nous rappeler que la science elle-même n'est qu'un produit matériel d'un organe matériel; du cerveau). La vie est toute fugitive et passagère, mais aussi toute palpitante de réalité et d'individualité, de sensibilité, de souffrances, de joies, d'aspirations, de besoins et de passions. C'est elle seule qui, spontanément, crée les choses et les êtres réels. La science ne crée rien, elle constate et reconnaît seulement les créations de la vie. Et toutes les fois que les hommes de science, sortant de leur monde abstrait, se mêlent de création vivante dans le monde réel, tout ce qu'ils proposent ou tout ce qu'ils créent, est pauvre, ridiculement abstrait, privé de sang et de vie, mort-né, pareil à *l'homunculus* (*) créé par Wagner, le disciple pédant de l'immortel docteur Faust. Il en résulte que la science a pour mission unique d'éclairer la vie, non de la gouverner.

Le gouvernement de la science et des hommes de la science, fussent-ils même des positivistes, des disciples d'Auguste Comte, ou encore des disciples de l'école doctrinaire du communisme allemand, ne peut être qu'impuissant, ridicule, inhumain, cruel, oppressif, exploiteur, malfaisant. On peut dire des hommes de science, comme tels, ce que j'ai dit des théologiens et métaphysiciens: ils n'ont ni sens, ni cœur pour les êtres individuels et vivants. On ne peut pas même leur en faire un reproche, car c'est la conséquence naturelle de leur métier. En tant qu'hommes de science, ils ne peuvent prendre intérêt qu'aux généralités, aux lois absolues, et n'ont pas à faire cas d'autre chose.

L'individualité réelle et vivante n'est perceptible que pour une autre individualité vivante, non pour une individualité pensante, non pour l'homme qui par une série d'abstractions, se met en dehors et au dessus du contact immédiat de la vie; elle ne peut exister pour eux que comme un exemplaire plus ou moins parfait de l'espèce, c'est à dire d'une abstraction déterminée. Si c'est un lapin, par exemple, plus l'exemplaire sera beau, et plus le savant le disséquera avec bonheur dans l'espérance de pouvoir faire ressortir de cette destruction même la nature générale, la loi de l'espèce.

Si nul ne s'y opposait, ne se trouverait-il pas encore de nos jours nombre de fanatiques, capables de faire

(*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

(**) En français: *homuncule* ou *homuncule*: avorton. *Note (A.M.)*.

les mêmes expériences sur l'homme? Et si pourtant les savants naturalistes ne dissèquent pas l'homme vivant, ce n'est pas la science, ce sont les protestations tout-puissantes de la vie qui les ont arrêtés. Quoiqu'ils passent à l'étude les trois quarts de leur existence et que, dans l'organisation actuelle, ils forment une sorte de monde à part, - ce qui nuit à la fois à la santé de leur corps et à celle de leur esprit, - ils ne sont pas exclusivement les hommes de la science, mais ils sont aussi plus ou moins les hommes de la vie.

Toutefois il ne faut pas s'y fier. Si l'on peut être à peu près sûr qu'un savant n'oserait traiter un homme aujourd'hui comme il traite un lapin, il reste toujours à craindre que le corps des savants ne soumette les hommes vivants à des expériences scientifiques, sans doute intéressantes, mais qui n'en seraient pas moins désagréables pour leurs victimes. S'ils ne peuvent faire des expériences sur le corps des individus, ils ne demanderont pas mieux que d'en faire sur le corps social, et voilà ce qu'il faut absolument empêcher.

Dans leur organisation actuelle, monopolisant la science et restant ainsi en dehors de la vie sociale, les savants forment une caste à part, offrant beaucoup d'analogie avec la caste des prêtres. L'abstraction scientifique est leur Dieu, les individualités sont leurs victimes et ils en sont les sacrificateurs patentés.

La science ne peut sortir de la sphère des abstractions. A cet égard, elle est très inférieure à l'art, qui lui aussi, n'a proprement à faire qu'à des types généraux et des situations générales, mais qui les incarne, par un artifice qui lui est propre. Sans doute, ces formes de l'art ne sont pas la vie, mais elles n'en provoquent pas moins dans notre imagination le souvenir et le sentiment de la vie; l'art individualise en quelque sorte les types et les situations qu'il conçoit; au moyen d'individualités sans chair et sans os, et par conséquent permanentes et immortelles, qu'il a le pouvoir de créer, il nous rappelle les individualités vivantes, réelles, qui apparaissent et disparaissent à nos yeux. L'art est donc en quelque sorte le retour de l'abstraction à la vie. La science est au contraire l'immolation perpétuelle de la vie, fugitive, passagère, mais réelle, sur l'autel des abstractions éternelles.

La science est aussi peu capable de saisir l'individualité d'un homme que celle d'un lapin. Ce n'est pas qu'elle ignore le principe de l'individualité; - elle la conçoit parfaitement comme principe, mais non comme fait. Elle sait fort bien que toutes les espèces animales, y compris l'espèce humaine, n'ont d'existence réelle que dans un nombre indéfini d'individus, naissant et mourant pour faire place à de nouveaux individus, également fugitifs. Elle sait qu'en s'élevant des espèces animales aux espèces supérieures, le principe de l'individualité se détermine davantage; les individus apparaissent plus complets et plus libres. Elle sait que l'homme, le dernier et le plus parfait animal de cette terre, présente l'individualité la plus complète et la plus remarquable à cause de sa faculté de concevoir, de concrétiser, de personnifier en quelque sorte, dans son existence sociale et privée, la loi universelle. Elle sait enfin, lorsqu'elle n'est pas viciée par le doctrinarisme théologique ou métaphysique, politique ou juridique, ou même par un étroit orgueil, lorsqu'elle n'est point sourde aux instincts et aux aspirations de la vie, elle sait, et c'est là son dernier mot, que le respect de l'homme est la loi suprême de l'Humanité et que le grand, le vrai but de l'histoire, le seul légitime, c'est l'humanisation et l'émancipation, c'est la liberté réelle, la prospérité de chaque individu vivant dans la société. Car, à moins de retomber dans les fictions liberticides du bien public représenté par l'État, fictions fondées toujours sur l'immolation systématique du peuple, il faut bien reconnaître que la liberté et la prospérité collectives n'existent qu'à la condition de représenter la somme des libertés et des prospérités individuelles.

La science sait toutes ces choses, mais elle ne va pas et ne peut aller au-delà. L'abstraction constituant sa nature même, elle peut bien concevoir le principe de l'individualité réelle et vivante, mais elle ne peut avoir rien à faire avec les individus réels et vivants. Elle s'occupe des individus, en général, mais non de Pierre ou de Jacques, mais non de tel ou tel, qui n'existent pas, qui ne peuvent exister pour elle. Ses individus, à elle, ne sont, encore une fois, que des abstractions.

Pourtant, ce ne sont pas des individualités abstraites, ce sont les individus agissant et vivant qui font l'histoire. Les abstractions ne marchent que portées par des hommes réels. Pour ces êtres pétris, non en idée seulement, mais en réalité, de chair et de sang, la science n'a pas de cœur. Elle les considère tout au plus comme de la chair à développement intellectuel et social. Que lui font les conditions particulières et le sort fortuit de Pierre ou de Jacques? Elle se rendrait ridicule, elle abdiquerait, elle s'annihilerait, si elle voulait s'en occuper autrement que comme d'exemple à l'appui de ses théories éternelles. Et il serait ridicule de lui en vouloir, car elle obéit à ses lois. Elle ne peut saisir le concret; elle ne peut se mouvoir que dans des abstractions. Sa mission est de s'occuper de la situation et des conditions générales de l'existence et du développement, soit de l'espèce humaine en général, soit de telle race, de tel peuple, de telle classe ou catégorie d'individus, des causes générales de leur prospérité, de leur décadence et des moyens généraux bons à les faire progresser de toutes les manières. Pourvu qu'elle accomplisse largement et rationnellement

cette besogne, elle aura fait tout son devoir et il serait vraiment injuste de lui en demander davantage.

Mais il serait également ridicule, il serait désastreux de lui confier une mission qu'elle est incapable de remplir, puisque sa propre nature la force d'ignorer l'existence et le sort de Pierre et de Jacques. Elle continuerait de les ignorer, mais ses représentants patentés, hommes nullement abstraits, mais au contraire très vivants, ayant des intérêts très réels, cédant à l'influence pernicieuse que le privilège exerce fatalement sur les hommes, finiraient par écorcher les autres hommes au nom de la science, comme les ont écorchés jusqu'ici les prêtres, les politiciens de toutes les couleurs et les avocats, au nom de Dieu, de l'État, du Droit juridique.

Ce que je prêche, c'est donc jusqu'à un certain point la révolte de la vie contre la science, ou plutôt contre le gouvernement de la science non pour détruire la science - ce serait un crime de, lèse-humanité, - mais pour la remettre à sa place, de manière qu'elle n'en puisse plus jamais sortir, (jusqu'à présent toute l'histoire humaine n'a été qu'une immolation perpétuelle et sanglante de millions de pauvres êtres humains à une abstraction impitoyable quelconque: Dieu, Patrie, puissance de l'État, honneur national, droits historiques, liberté politique, bien public. Tel a été jusqu'à ce jour le mouvement naturel, spontané et fatal des sociétés humaines. Nous ne pouvons rien y faire, nous devons le subir quant au passé, comme nous subissons toutes les fatalités actuelles. Il faut croire que là était la seule voie possible pour l'éducation de l'espèce humaine. Car il ne faut s'y tromper: même en faisant la plus large part aux artifices machiavéliques des classes gouvernantes, nous devons reconnaître qu'aucune minorité n'eût été assez puissante pour imposer tous ces horribles sacrifices aux masses, s'il n'y avait eu, dans celles-ci même, un mouvement vertigineux, spontané, les poussant à se sacrifier toujours, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces abstractions dévorantes qui, vampires de l'histoire, se sont toujours nourries de sang humain.

Que les théologiens, les politiciens et les juristes trouvent cela fort bien, nous le comprenons. Prêtres de ces abstractions, ils ne vivent que de cette continuelle immolation des masses populaires. Que la métaphysique y donne aussi son consentement, cela ne doit point nous étonner non plus. Elle n'a d'autre mission que de légitimer et de rationaliser autant que possible ce qui est inique et absurde. Mais que la science positive ait montré les mêmes tendances, voilà ce que nous devons déplorer en le constatant. Elle n'a pu le faire que pour deux raisons: d'abord parce que, constituée en dehors de la vie, elle est représentée par un corps privilégié, et ensuite parce qu'elle s'est posée elle-même jusqu'ici comme but absolu et dernier de tout développement humain. Par une critique judicieuse, qu'elle peut et qu'en dernière instance elle se verra forcée d'exercer contre elle-même, elle aurait dû comprendre au contraire qu'elle est seulement un moyen pour la réalisation d'un but bien plus élevé: celui de la complète humanisation de tous les individus qui naissent, qui vivent et qui meurent sur la terre.

L'immense avantage de la science positive sur la théologie, la métaphysique, la politique et le droit juridique consiste en ceci: qu'à la place des abstractions mensongères et funestes, prônées par ces doctrines, elle pose des abstractions vraies qui expriment la nature générale et la logique des choses, leurs rapports généraux et les lois générales de leur développement. Voilà ce qui lui assurera toujours une grande position dans la société. Elle constituera en quelque sorte sa conscience collective; mais il est un côté par lequel elle ressemble à toutes les doctrines antérieures: n'ayant et ne pouvant avoir pour objet que des abstractions, elle est forcée par sa nature même d'ignorer les hommes réels, en dehors desquels les abstractions les plus vraies n'ont point d'existence. Pour remédier à ce défaut radical, la science de l'avenir devra procéder autrement que les doctrines du passé. Celles-ci se sont prévaluées de l'ignorance des masses pour les sacrifier avec volupté à leurs abstractions, d'ailleurs toujours très lucratives pour ceux qui les représentent en chair et os. La science positive, reconnaissant son incapacité absolue de concevoir les individus réels et de s'intéresser à leur sort, doit définitivement et absolument renoncer au gouvernement des sociétés, car si elle s'en mêlait, elle ne pourrait faire autrement que de sacrifier toujours les hommes vivants, qu'elle ignore, à des abstractions qui font l'unique objet de ses légitimes préoccupations.

La vraie science de l'histoire n'existe pas encore; c'est à peine si on commence à en entrevoir aujourd'hui les conditions extrêmement compliquées. Mais supposons-la définitivement faite, que pourra-t-elle nous donner? Elle rétablira le tableau fidèle et raisonné du développement naturel des conditions générales, matérielles et idéales, économiques, politiques et sociales, religieuses, philosophiques, esthétiques et scientifiques des sociétés qui eurent une histoire. Mais ce tableau universel de la civilisation humaine, si détaillé qu'il soit, ne pourra jamais contenir que des appréciations générales et par conséquent abstraites. Les milliards d'individus qui ont fourni la matière vivante et souffrante de cette histoire à la fois triomphante et lugubre, - triomphante par l'immense hécatombe de victimes humaines a «*écrasées sous son char*» - ces milliards d'obscurs individus, sans lesquels aucun des grands résultats abstraits de l'histoire n'eût été obtenu.

nu - et qui, notons le bien, n'ont jamais profité d'aucun de ces résultats, - ne trouveront pas même la moindre place dans nos annales. Ils ont vécu et ils ont été sacrifiés pour le bien de l'humanité abstraite, voilà tout!

Faudra-t-il en faire reproche à la science de l'histoire? Ce serait injuste et ridicule. Les individus sont insaisissables par la pensée, par la réflexion, même par la parole humaine, qui n'est capable d'exprimer que des abstractions; ils sont insaisissables dans le présent aussi bien que dans le passé. Donc la science sociale elle-même, la science de l'avenir, continuera forcément de les ignorer. Tout ce que nous avons le droit d'exiger d'elle, c'est qu'elle nous indique d'une main fidèle et sûre les causes générales des souffrances individuelles - et parmi ces causes, elle n'oubliera sans doute pas l'immolation et la subordination encore trop fréquentes, hélas! des individus vivants aux généralités abstraites; et en même temps elle nous montrera les conditions générales nécessaires à l'émancipation réelle des individus vivant dans la société. Voilà sa mission; voilà aussi ses limites, au-delà desquelles l'action de la science sociale ne pourrait être qu'impuisante et funeste. Au-delà de ces limites commencent les prétentions doctrinaires et gouvernementales de ses représentants patentés, de ses prêtres. Il est temps d'en finir avec ces pontifes, fussent-ils même se donner le nom de démocrates-socialistes.

Encore une fois, l'unique mission de la science, c'est d'éclairer la route. Mais, délivrée de toutes ses entraves gouvernementales et doctrinaires, et rendue à la plénitude de son action, la vie seule peut créer.

Michel BAKOUNINE.
